

PLUME DE NATURALISTES



# La nature en littérature



© Michel BARATAUD

Une rubrique du recueil annuel **numéro 7**  
déc. 2023

# SOMMAIRE

Michel BARATAUD.

AlfonSauvagEva.

*Nouvelle inédite*

p. 279

Bernard BOISSON.

La forêt primordiale.

*présenté par : Daniel Demontoux*

p. 281

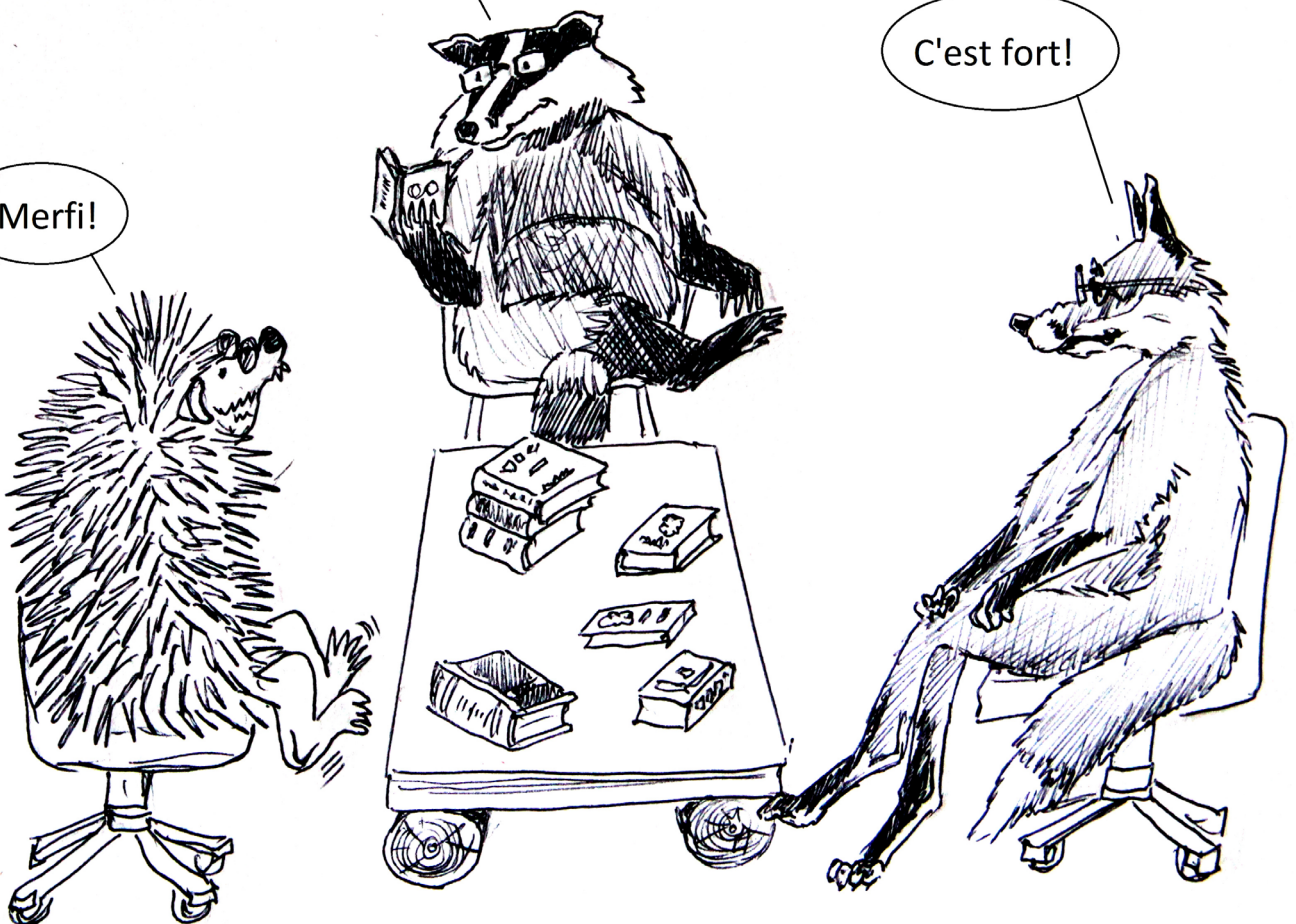
...et là, page 64, cette phrase glaçante: "Alors, allongé sur le macadam, je vis foncer vers moi, les deux soleils de la nuit."

C'est terrible!

Prenez un chewing-gum !

Merfi!

C'est fort!



# Alfonso Sauvage Eva

Michel Barataud

Flanant sur les vieilles ruines du quartier de l'ancienne bibliothèque, en passe de devenir un complexe moderne de locaux d'entreprises, Alfonso déniche du regard une feuille imprimée, en partie déchirée et délavée, posée sur les décombres. « Un livre ! » s'exclame-t-il, ému aux larmes de ce témoin de culture, fleur que le hasard de la brise semble faire éclore sur le sol stérile. Il entreprend aussitôt de construire un abri de fortune contre la pluie et le vent, rêvant d'un mausolée contre le temps et l'oubli.

Le lendemain, Alfonso revient sur ce lieu devenu sacré ; il érige au-dessus de la relique un panneau, sur lequel il exprime son émotion en quelques mots. Cette feuille a-t-elle été implantée ici par le hasard ? Ou bien par des forces invisibles puissantes, propriétés émergentes d'une histoire culturelle très ancienne ? Alfonso regarde cette feuille comme un symbole ; celui de notre essence originelle, de la pensée sauvage humaine, et de l'expression concrète de leur résistance à survivre.

Sa ferveur attire l'attention de passants qui s'attroupent autour d'Alfonso, louant son initiative, donnant leurs propres interprétations, leurs conseils de sauvegarde...

Ce même jour, Eva effectue son pèlerinage familial sur les lieux de cultures anciennes, à la recherche de signes et d'ondes fossiles. Cette mémoire des savoirs, et des liens innombrables qu'ils tissent entre

les humains, était devenue pour elle plus qu'une spécialité d'amateur : une raison de vivre en restant émerveillée. Intriguée par les bribes de conversation, elle s'approche et découvre la feuille, surmontée du décor muséographique improvisé avec son frontispice : « Cette feuille sauvage est toute notre culture » ; elle écoute les commentaires passionnés d'Alfonso...

Une fois le petit groupe dispersé vers ses occupations citadines, Eva s'avance pour lire quelques phrases de la page imprimée ; elle reconnaît de suite un extrait du premier chapitre du livre de Jean Giono, « Le chant du monde ». Emue, mais aussi troublée par l'enthousiasme d'Alfonso, elle se risque à glisser dans les convictions du jeune homme un autre éclairage sur sa découverte.

« Nos bibliothèques ne sont plus que des souvenirs anciens, et chacun s'est habitué à ce qu'un simple extrait de livre incarne l'essence de notre culture écrite. Pourtant, même un livre complet (une rareté de nos jours !) ne représente qu'une particule élémentaire de ce réseau immense et complexe que nous appelons notre culture ancienne, notre pensée sauvage. Certes, un tel objet témoigne de ce qui a été, de ce qui pourrait être à nouveau... Mais ce témoin n'est qu'une entité physique isolée, privée de ses interconnexions ; comme le serait un rescapé solitaire sur une île déserte. La culture, la pensée sauvage, ce n'est pas seulement la simple somme des objets ou des langages créés

par les humains ; c'est aussi la multitude des interactions générées entre toutes les personnes, de tous temps et de tous lieux ; un monde que les livres, les images, les musiques, les contes, etc. n'ont fait que favoriser et amplifier. Ainsi, cette feuille n'est qu'une relique désincarnée de ce que fut notre culture... »

Alors Alfonso suivit Eva, qui continuait à l'abreuver de son message. Ils marchèrent longtemps. Des portes s'ouvraient sur un espace oublié ; à redécouvrir ; à recréer.

\*\*\*\*\*

Le soleil doux de mars chauffe la lisière du bois, et baigne l'écorce sombre du gros douglas dont la chaleur rayonne jusque dans mon dos. Moment idéal de recueillement dans la nature.

Je referme mon livre ; cette nouvelle d'anticipation fait froid dans le dos. Pensif, je lève mon regard de côté, vers l'alignement géométrique des troncs qui jalonnent la pénombre du sous-bois. Ce sol aussi est couvert de décombres : ici ce sont les aiguilles et rameaux morts tombant régulièrement des frondaisons. Seul fanal de vie au ras du sol, perdue et fragile, une petite fronde de fougère a réussi à se faufiler à travers la litière inutile, qu'aucun organisme ne vient digérer. Petite feuille découpée, veinée de signes, malmenée par l'hiver.

Les paroles d'Eva s'échappent des pages refermées, et tourbillonnent dans le sous-bois planté, organisé comme un escadron militaire, bouclier contre la lumière et le foisonnement biologique. Chacun de ces arbres est une entité gonflée de vie, un témoin de ce que nous appelons la nature. Mais leur ensemble n'est qu'une collection artificielle, vide de la multitude des interconnexions qui caractérise une forêt. Une vraie forêt : ancienne, plurielle,

grouillante, bruyante, saturée de liens invisibles. Je me sens « très Alfonso » : contrairement à ce que je croyais, je ne suis pas dans la nature sauvage. Une touffe d'herbe perçant le bitume, une rousserole nichant dans les roseaux d'une station d'épuration, ne sont que des électrons errants, des pionniers têtus ou des vestiges en sursis.

Sur le chemin du retour, mon regard fouille le paysage, à la recherche du sauvage selon Eva. Je réalise alors que depuis l'enfance je me contente d'une idée de la nature qui m'évite le plus possible de souffrir de nombreuses absences : je confonds un état des lieux actuel issu d'un héritage pillé, avec ce qui devrait exister si les règles universelles n'avaient pas été piétinées.

Vers où me tourner, à quelle distance me déplacer, et jusqu'à quand espérer trouver cet idéal primordial à une autre échelle que celle du lambeau cerné, de l'orphelin minuscule ?

L'évidence se glissait dans tous les interstices : parler de sauver la planète est non seulement inepte mais inefficace. C'est Eva qui a raison : commencer, auprès de son prochain, par redéfinir le sauvage, pour mieux l'exiger. Corriger la dérive de chaque génération humaine qui, par confort ou par ignorance, remet les compteurs de la nature sauvage à zéro, en se basant sur ce qu'il lui reste à contempler. En lutte sociale comme en lutte écologique, cela fait bien trop facilement le jeu des tyrans politiques et des profiteurs économiques.

Je suivis alors cette Eva naissante en moi, qui continuait à m'abreuver de son message. Je marchais longtemps. Des portes s'ouvraient sur un espace ...

Combeauvert, 29 janvier 2023.

# La forêt primordiale

de Bernard BOISSON

Par Daniel Demontoux

Hier, on replantait la forêt pour des «histoires» d'érosion ; aujourd'hui on va replanter la forêt pour des «histoires» de CO<sub>2</sub>. Mais de quelle forêt parlait-on au début du XX<sup>ème</sup> siècle, et de quelle forêt parle t'on en ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle ? On le sait tous, de plantations d'arbres auxquelles on a attribué un rôle, un objectif précis: celui de protéger l'homme des conséquences des dégâts qu'il a fait et continue toujours de faire, et ainsi d'assurer son avenir, du moins le croit-il.

Nous savons que pour être en présence d'une forêt digne de ce nom il faut qu'elle possède l'essentiel de sa biodiversité associée, notamment une flore, une faune et une fonge propres, parmi lesquels les acteurs indispensables de la dégradation du bois. Pour un boisement régénéré artificiellement, il faudra des décennies avant que nous soyons en présence d'un écosystème à part entière où les êtres vivants coexistent, interagissent entre eux et avec leur milieu selon la définition consacrée.



A l'heure où les destructions des forêts appelées primaires, vierges, vieilles (anciennes et mûres) se poursuivent encore et encore en Europe, la protection de ces lambeaux de sylves est plus que jamais primordiale, pour la conservation des espèces ainsi que pour notre bien-être tant physiologique que mental.

Bernard Boisson, écrivain-poète de la forêt, en a fait le titre d'un livre magnifique de photos et de textes, intitulé «La forêt primordiale», éditée en 2008 aux Editions Apogée et dont voici deux extraits.

*Il est des senteurs de bois pourri qui émanent des grottes végétales ;  
Il est des senteurs de mousses gorgées de pluie  
Comme des éponges de printemps.  
Et, loin dans le bois, s'élève le chant du pic noir,  
Chant suspendu qui tend tout l'espace  
Comme la clef de voûte d'un silence intemporel.*

*La forêt d'un calme assoupi semble frémir  
A cette plainte lointaine.  
Complainte qui touche la sève ténue des arbres séniles,  
Et chante l'éternel par-delà les cycles.*

*Et la forêt roule entre le flux de l'exubérance  
Et le reflux de la désolation.  
Comme envoûtée par ce chant,  
Elle s'emplit d'une grâce qui unit tous les âges.*

-----

*Il est un seuil parfois plus invisible qu'une lisière, peut-être le seuil le plus intérieur de toute forêt : celui où disparaît cette nature qui n'était encore qu'un environnement et où commence celle qui revêt la dimension de l'ailleurs. C'est lors de ce franchissement que très spontanément nous venons à dire « oui ! c'est là ».*

*Désormais notre voix devient plus basse, nos échanges plus laconiques jusqu'à se dissimuler dans le silence de l'écoute.*

*Si nous entrons dans cette vieille forêt seulement avec un regard, il se peut qu'à l'inverse nous en ressortions avec une vision. Effectivement, sur ces terres perdues nous pouvons dépasser la seule disposition à voir pour nous retrouver dans cette impression d'entendre intérieurement ce que nous voyons ! Notre regard devient habité par tout ce qui vit. Il n'y a pas que notre vue ; tous nos sens s'intériorisent, se recueillent pareillement. La résonance du lieu incise*

*nos perceptions. Dès lors nous sommes troublés de découvrir qu'un monde aussi étranger à nous-mêmes puisse autant vibrer dans l'inconnu de notre intimité ! Une sensation plus vive d'exister nous envahit graduellement et nous déborde. L'impression de reprendre connaissance nous conquiert. C'est comme si l'éveil extirpait de nous un oubli qui outrepassa la seule mémoire de notre existence.*

*Plus tard nous viendra l'envie de partager cette expérience, comme pour cautériser l'exil qu'un tel accroissement de sensibilité a inopinément engendré, mais voilà, les mots nous manquent pour formuler un tel vécu. Nous ne sommes pas habitués à utiliser notre langage pour témoigner de tels instants et quand bien même pourrions-nous y parvenir, n'avons nous pas l'impression dérisoire de décrire à autrui une symphonie qu'il n'a pas entendue ? Oui, les mots ne semblent être que des assemblages de lettres quand nous voulons communiquer l'essence même du monde !*

*Ainsi, peut-être nos éveils à l'essentiel se dérobent-ils aussi vite de notre vie que nos rêves au sortir du sommeil, sans doute parce que nous restons faibles pour les reconnaître ; souvent parce que nous nous sentons impuissants à les formuler et plus encore parce que nous ne savons pas inventer un art de vivre pour ne pas perdre « l'âme de ce que nous avons vécu ».*

*Comment dès lors revenir vers le monde des machines et de l'humanité machinale en communiquant à nos semblables ce choc intime avec l'univers sauvage ?*

*Peut-être l'enjeu inconsciemment pressenti de cette découverte conditionnera ce que nous nous autorisons à vivre et mûrir réellement. Notre expérience sera toujours à la mesure de nous-mêmes, de notre sensibilité, de notre force vitale, de notre courage...*